

MACHIAVEL L'INTEMPESTIF ?¹ : UNE LECTURE DE *DISCORSI* II 10.

Au chapitre 10 du second livre des *Discorsi*, Machiavel lance dès le titre (« I danari non sono il nervo della guerra, secondo che è la comune opinione ») une affirmation qui a de quoi surprendre, puisqu'il se fixe en effet le but de démontrer que l'argent ne constitue nullement le nerf de la guerre, et donc la fausseté d'une sentence quasi proverbiale et que l'on trouve déjà chez Plutarque² et Cicéron³.

¹ Nous appliquons ici à Machiavel cet épithète ambigu (louangeur et/ou critique) que l'essayiste marxiste Daniel Bensaïd attribue pour sa part à Marx (cf. D. BENSÂÏD, *Marx l'intempestif, un siècle de controverses sur la modernité et ses fétiches*, Paris, Fayard, 1995), en espérant que la corps et la conclusion du présent article justifieront au moins en partie cet emprunt aux yeux de nos lecteurs.

² *Vies d'Agis et de Cléomène*, LVIII : « Mais celui qui dit premièrement que l'argent était le nerf des affaires, le dit, à mon avis, principalement pour le regard des affaires de la guerre. » (Traduction de Jacques Amyot in PLUTARQUE TRADUIT PAR AMYOT, *Les vies des hommes illustres*, édition établie et annotée par Gérard Walter, Paris, NRF-Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade], tome II, p. 646). En latin cette sentence devenue proverbiale s'énonce comme suit : *Nervus gerendarum rerum pecunia*. Elle serait (d'après RENZO TOSI, *Dizionario delle sentenze latine e greche*, Milano, BUR [Dizionari-Rizzoli], 1992³, n° 1786, p. 799) la traduction d'un proverbe

grec (τ χρ ματα νε ρα παραματ ν) que Diogène Laërce (*Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, IV 48) attribue à Bion de Borysthène (mais chez Diogène le substantif neutre pluriel τ χρ ματα est remplacé par le synonyme singulier τ ν πλο τον) et qui est reprise encore par Cicéron dans le discours *Sur les pouvoirs de Pompée* où il lui attribue un sens plus politique puisqu'il parle des revenus publics comme des nerfs de l'État (« Etenim si **uectigalia neruos esse rei publicae** sempres duximus, eum certe ordinem qui exercet illa firmamentum ceterorum ordinum recte dicemus. », *De imperio Cnei Pompei*, VII 17. C'est nous qui soulignons). C'est, semble-t-il, le philosophe et médecin stoïcien Sextus Empiricus qui l'applique plus particulièrement aux affaires militaires, en en attribuant toutefois la paternité au philosophe de l'Académie Crantor de Soles (SEXTUS EMPIRICUS, *Adversus Ethicos*, LIII 557).

Outre cette reprise dans les *Discorsi* machiavéliens et pour nous en tenir à la Renaissance, la formule figure également chez Rabelais (« Les nerfs des batailles sont les pécunes » fait-il en effet déclarer à Frère Jean des Entommeures, cf. *Gargantua*, XLVI) et est en quelque

Ce passage du commentaire à la première Décade de Tite-Live est particulièrement important, moins par la richesse des exemples invoqués et sur laquelle nous allons revenir en détail ci-dessous, ou encore des autorités citées (Quinte-Curce,⁴ Thucydide, Lucien,

sorte implicite dans la célèbre réponse que Giangiacomo Trivulzio, le célèbre condottiere adversaire de Ludovic Sforza, attribue à Louis XII s'apprêtant à envahir le milanais : « Pour faire la guerre avec succès, trois choses sont absolument nécessaires : premièrement de l'argent, deuxièmement de l'argent, et troisièmement de l'argent », à quoi on peut ajouter pour faire pendant ce mot de Richelieu : « Si l'argent est, comme on dit, le nerf de la guerre, il est aussi la graisse de la paix ».

³ *Philippiques* V 2, 5 : « Quid est aliud omnia ad bellum civile hosti arma largiri, **primum nervos belli, pecuniam** infinitam qua nunc eget, deinde equitatum quantum velit ? » (C'est nous qui soulignons). Oreste Tommasini (*La vita e gli scritti di Niccolò Machiavelli*, Torino-Roma, Loescher, 1883-1911, Tome I, p. 143) rappelle aussi ce passage de THUCYDIDE, VI 34, 2 (l'historien grec faisant parler en effet le syracusain Hermocratès, fils d'Hermon lui prête les propos suivants à propos des Carthaginois qu'il propose d'associer à la défense de sa ville contre Athènes: « Δυνατο δ'εσμι λιστα τινων, βουληθη ντες χρυσον γρηκα ρυρον πλεστον κπηνται, θεν τε πλεμος κατλλαε πορε . » [« Ils sont plus que quiconque à même de le faire » (Hermocratès vient de suggérer de demander aux Carthaginois qu'ils portent assistance à Syracuse), car **aucune cité n'a d'aussi importantes réserves d'or et d'argent et, dans la guerre comme en toute chose, c'est là ce qui assure le succès** » Traduction de Denis Roussel, in HÉRODOTE-THUCYDIDE, *Œuvres complètes*, Introduction par Jacqueline De Romilly. Hérodote, Texte présenté, traduit et annoté par A. Barguet. Thucydide, Texte présenté, traduit et annoté par D. Roussel, Paris, NRF-Gallimard, 1964, p. 1132)].

⁴ L'attribution de ce mot à Quinte-Curce pose problème dans la mesure où il est introuvable dans les textes de cet historien qui nous ont été conservés. Corrado Vivanti dans son annotation de ce passage (cf. NICCOLÒ MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* seguiti da FRANCESCO GUICCIARDINI, *Considerazioni intorno ai Discorsi del Machiavelli*, a cura di C. Vivanti, Torino, Einaudi [Tascabili : 766], 2000, note 5, p. 520-521) fait remarquer après le Père Leslie J. Walker (N. MACHIAVELLI, *The Discourses*, Translated from Italian with an Introduction, Chronological Tables and Notes, by L.J. Walker, London, Routledge and Kegan Paul, 1950) que dans les nombreuses éditions de l'historien latin que Machiavel pouvait avoir à sa disposition, sept d'entre elles présentent une lacune précisément au début du VI^e livre *De rebus gestis Alexandri Magni regis Macedonum* (*Vie d'Alexandre*) consacré justement à l'épisode de la victoire d'Antipatre sur le spartiate Agis, mais, sur ce point, la remarque est quelque peu curieuse, car cette lacune existe en fait dans TOUS les textes de Quinte-Curce qui nous ont été transmis et qui sont mutilés et incomplets (à tel point que les deux premiers livres, par exemple, manquent totalement et que des compilateurs se sont employés au cours des siècles à en proposer des suppléments dont le plus célèbre est celui rédigé par l'humaniste et philologue allemand Johann Freinsheim [1608-1660], bibliothécaire de la reine Christine de Suède) et il est

Justin, sans oublier bien entendu Tite-Live qui constitue l'objet principal du traité) que parce qu'il est en prise directe avec ce qui est l'un des piliers bien connus et établis de la pensée politique de Machiavel, le lien entre le politique et le militaire.

Si l'on examine en effet les premiers, on ne peut qu'être frappé par leur nombre (pas moins de treize), leur diversité aussi bien structurelle que chronologique et l'insistance non dénuée souvent de partialité plus ou moins consciente avec laquelle ils sont produits et développés :

Le secrétaire florentin évoque en effet successivement les événements suivants, en les enchaînant en une suite aussi inexorable que confondante :

1. La victoire d'Antipatre, général d'Alexandre sur le roi de Sparte Agis III en 331 av. J.C. à Mégalopolis.
2. Les défaites et la mort du dernier empereur perse Darius III Codoman battu à trois reprises (Granique 334, Issos 333 et Arbèles 331) par ce même Alexandre l'année suivante en 330.

5

donc fort douteux qu'il faille chercher dans un improbable témoin non lacunaire la raison de la fausse référence fournie ici par le Florentin.

On peut ajouter en revanche, en guise d'illustration de la grande fortune dont jouissait en Italie à l'époque humaniste cette biographie latine d'Alexandre, l'anecdote qui veut que le roi de Naples Alphonse V d'Aragon, étant malade à Capoue, se faisait lire la *Vie d'Alexandre* par son secrétaire particulier, le célèbre humaniste Antonio Beccadelli dit le Panormite et, qu'ayant fini par guérir, il se soit écrié que c'était Quinte-Curce, davantage qu'Avicenne et tous les médecins, qui était son véritable sauveur (cf. la notice à l'édition de Quinte-Curce accompagnée de la traduction française de Vaugelas dans la célèbre « Collection des auteurs latins » : CORNELIUS NEPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALERE MAXIME, JULIUS OBSEQUENS, *Œuvres complètes*, avec la traduction en français publiées sous la direction de M. Nisard, Paris, Firmin Didot, 1864, p. 91-92 : 91).

⁵ Comme le fait remarquer encore C. Vivanti dans une autre note (cf. N. MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, op. cit., n. 7, p. 521), cet exemple de Machiavel lui a peut-être été suggéré par un passage de Quinte-Curce qu'on peut cette fois bien identifier et qui décrit avec un grand luxe de détails les trésors que le gouverneur félon de Damas (à qui Darius les avait confiés) livre au général d'Alexandre Parménion (« Jacebant totis campis opes regiæ : illa pecunia stipendio ingenti militum præparata ; ille cultus tot nobilium virorum, tot illustrium feminarum ; aurea vasa ; aurei fræni ; tabernacula regali magnificentia ornata ; vehicula quoque a suis destituta, ingentis opulentia plena » QUINTE-CURCE, *Vie d'Alexandre*, III 13).

3. Les défaites encore du duc de Bourgogne Charles le Téméraire devant les troupes suisses à Granson et Morat –3 mars et 22 juin 1476 qui précédèrent de peu la mort de ce prince devant Nancy le 5 janvier 1477.
4. La résistance que Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin, après avoir été dépossédé de son duché en août 1516, puis l'avoir réintégré dès février 1517, parvint ensuite à opposer sept longs mois durant à une coalition des troupes florentines et papales.⁶

On peut avancer l'hypothèse que la référence précédente à Quinte-Curce et non attestée dans le texte de ce dernier (cf. note 3 ci-dessus) résulte en fait d'une anticipation proleptique commune dans la rhétorique démonstrative et qui aurait porté Machiavel, impressionné par cette description de l'opulence perse qui contraste de manière si dramatique avec l'abjection dans lequel est tombé cet empire sous les coups d'Alexandre, à attribuer à Quinte-Curce la formule lapidaire sur l'argent comme nerf de la guerre, tout en omettant de mentionner la source de l'exemple concret de la chute de Darius destiné à l'illustrer.

⁶ Cet épisode est bien sûr également évoqué par Guichardin : « Pareva che deposte l'armi tra Cesare (l'empereur Maximilien 1^{er} de Habsbourg) e i viniziani, e rimosse dal re di Francia l'occasione di fare la guerra con Cesare e col re cattolico, avesse Italia, vessata e conquassata da tanti mali, a riposarsi per qualche anno : perché e i svizzeri, potente instrumento a chi desiderasse turbare le cose, parevano ritornati nella amicitia antica col re di Francia, non avendo per questo l'animo alieno dagli altri prìncipi [...] E non dimeno, o per la infelicità del fato nostro o perché, per essere Italia divisa in tanti stati, fusse quasi impossibile, per le varie volontà e interessi di quegli che l'avevano in mano, che elle non stessee sottoposta a continui travagli, ecco che appena deposte l'armi tra Cesare e i viniziani, anzi non essendo ancora consegnata la città di Verona, si scopersono prìncipi di nuovi tumulti, causati da Francesco Maria dalla Rovere, il quale aveva sollevato i fanti spagnuoli che avevano militato in Verona e nello esercito franzese e viniziano intorno a quella città, che lo seguitassino alla recuperazione degli stati ... Questo esercito adunque, da essere stimato per la virtù molto più che per il numero o per gli apparati che avessino da sostentare la guerra (**perché non avevano né danari né artiglierie né munizioni né, da cavalli e armi in fuora, alcuna di quelle tante provisioni che sogliono seguitare gli eserciti**), si partì per andare nello stato d'Urbino, il di medesimo che a' viniziani fu consegnata la città di Verona [...] » (FRANCESCO GUICCIARDINI, *Storia d'Italia*, XIII 1, Introduzione, scelta e note a cura di Franco Catalano, Milano, Mondadori [Oscar Classsici : 9], vol. II, 1975, p.595-596. C'est nous qui soulignons). On remarquera que le « réaliste » ou si l'on veut le « pessimiste de l'intelligence » Guichardin qu'on oppose souvent à l'« optimiste de la volonté » que serait Machiavel, semble adopter ici le point de vue de ce dernier : une troupe animée par le ressentiment (Guichardin explique qu'un des condottieri choisis par Francesco Maria pour l'assister dans son entreprise, était Federigo da Gonzaga, seigneur de Bozzolo qui était à la tête de huit cents chevaux légers et nourrissait une forte haine à l'endroit de Laurent de Médicis le Jeune qui lui avait dénié le poste de capitaine de

5. La prédiction faite à Crésus par Solon le législateur athénien selon laquelle le fer lui serait plus utile que l'or pour défendre son royaume de Lydie contre les assauts de Cyrus.⁷

l'infanterie promis par son oncle Julien, le futur Clément VII) et de ce fait, pleine d'ardeur au combat supplée facilement à la relative pénurie financière.

Guichardin rapporte dans les chapitres suivants (2 à 7) comment Francesco Maria récupéra d'abord son duché, comment il résista aux diverses offensives florentines et pontificales, puis, sur les instances du roi d'Espagne et de son représentant le vice-roi de Sicile Ugo di Moncada, finit par céder à la volonté du Pape et Florence qui remportèrent cependant là une bien mince victoire : « In questa maniera si terminò la guerra dello Stato di Urbino, continuata otto mesi, con gravissima spesa e ignominia de' vincitori. Perché dalla parte del pontefice furono spesi ottocentomila ducati, la maggiore parte de' quali, per la potenza che aveva in quella città, furono pagati dalla republica fiorentina ; e i capitani appresso a' quali era la somma delle cose furono da tutti imputati di grandissima viltà, governo molto disordinato, e da alcuni di maligna intenzione : perché nel principio della guerra, essendo molto potenti le forze di Lorenzo e deboli quelle degli inimici, non seppeno mai, né con aperto valore né con industria o provvidenza, usare occasione alcuna. » (XIII 8, *Ibid.*, p. 624).

⁷ Comme le montre C. Vivanti dans son annotation de ce passage (N. MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, op. cit., n. 10, p. 521), Machiavel ne dépend pas ici de l'évocation de cette rencontre telle qu'elle est rapportée par Plutarque dans sa *Vie de Solon* (55-58) qui reprend en l'occurrence Hérodote (I 30-33), mais d'un passage du dialogue de Lucien intitulé *Charon ou les contemplateurs* et mettant précisément en scène Mercure, Charon Crésus et Solon. Comme ce dernier s'enquiert auprès du roi de Lydie s'il y a du fer en son royaume, s'entendant répondre que ce métal existe en bien moindre quantité que l'or, il lui prédit qu'en cas d'assaut de son royaume de la part de Cyrus il perdra bientôt cet or qu'il considère comme plus précieux (LUCIEN DE SAMOSATE, «-ΣΟΛ. Ε π μοι, σ δηρος δ φ εται ν Λυδ ; -ΚΡΟΙΣ. Ο π νυ τι. -ΣΟΛ. Το βελτ ονος ρα νδεε ζ στε. -ΚΡΟΙΣ. Π ζ με νων σ δηρος χρυσ ου; -ΣΟΛ. ν ποκρ νη μηδ ν γανακτ ν μ θοις ν. -ΚΡΟΙΣ. ρ τα, Σ λων. -ΣΟΛ. Π τεροι με νους, ο σ ζοντ ζ τινας ο σωζ μενοι πρ ζ α τ ν; -ΚΡΟΙΣ. Ο σ ζοντες δηλαδ .-ΣΟΛ. ρ' ο ν, ν Κ ρος, ζ λογοποιο οι τινες, π η Λυδο ζ, χρυσ ζ μαχα ρας σ ποι ση τ στρατ , σ δηρος ναγκα ος τ τε; -ΚΡΟΙΣ. σ δηρος δ λον τι. -ΣΟΛ. **Κα ε γε το τον μ παρασκευ σαιο, ο χοιτο ν σοι χρυσ ζ ζ Π ρσας α χμ λωτος.** ». « SOL. Dis-moi, trouve-ton aussi du fer en Lydie ? –CRÉS. Fort peu. – SOL. Vous manquez donc du meilleur métal ? –CRÉS. Comment le fer est-il meilleur que l'or ? – SOL. Si tu veux me répondre sans te fâcher, tu le sauras. – CRÉS. Interroge-moi, Solon. –SOL. Lequel vaut mieux de celui qui conserve ou de celui qui est conservé ? –CRÉS. C'est évidemment celui qui conserve. – SOL. Eh bien ! s'il est vrai, comme on le dit, que Cyrus s'avance contre les Lydiens, armeras-tu tes soldats avec des

6. La conquête de la Macédoine et de l'Asie Mineure par le peuple celtique des Galates en 278/277 av. J.C. qui fut provoquée par la cupidité que suscita chez ces derniers l'étalage de ses richesses que crut bon de faire le roi de Macédoine Antigone II Gonatas dans le but illusoire de les impressionner.⁸
7. La très grave défaite, presque contemporaine au moment où il écrit, des Vénitiens, pourtant richissimes, à Agnadel en 1509.
8. L'ensemble de la grandiose politique de conquêtes militaires de Rome qui en raison de son ampleur et de ses difficultés intrinsèques n'est pas évaluable en termes strictement financiers.

épées d'or, ou le fer te sera-t-il nécessaire. –CRÉS. Le fer, bien certainement. –SOL. **Et si tu ne te procures pas de ce métal, ton or passera bientôt aux mains des Perses.** » [Traduction d'Eugène Talbot in *Œuvres complètes* de LUCIEN DE SAMOSATE, Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par E. Talbot, Paris, Hachette, 1874³, tome I, p. 185-186. C'est nous qui soulignons]).

⁸ « ... quum in Macedoniam Antigonus reverteretur, novus eidem repente hostis exortus est. Quippe Galli, qui a Brenno duce, quum in Græciam proficisceretur, ad terminos gentis tuendos relicti fuerant, ne soli desides viderentur, peditum quindicim millia, equitum tria millia armaverunt ; fugatisque Getarum Triballorumque copiis, Macedoniæ imminentes, legatos ad regem miserunt, qui pacem ei venalem offerrent, simul et regis castra specularentur. **Quos Antigonus, pro regali munificentia, ingenti apparatu epularum ad cœnam invitavit. Sed Galli expositum grande auri argentique pondus, atque prædæ ubertate sollicitati, infestiores, quam venerant, revertuntur.** » (JUSTIN, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, XXV 1. C'est nous qui soulignons). Mais, comme le fait remarquer Carlo Varotti dans son commentaire à ce chapitre des *Discorsi* (N. MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, in ID., *Le grandi opere politiche*, a cura di Gian Mario Anselmi e C. Varotti con la collaborazione di Paolo Fazion ed Elisabetta Menetti, vol. II, Torino, Bollati Boringhieri [I classici : 8], 1993, p. 268, n. 18), Machiavel rapporte ici les faits de façon volontairement tronquée afin de servir sa thèse, puisque Justin indique par la suite que le galate Brennus fut en fait vaincu par Antigone : « ...qui [il s'agit du roi Antigone] praesentiens tantam tempestatem, signum pridie dederat, ut, omnibus rebus ablatis, in proxima sylva taciti se occultarent. Neque aliter servata castra, quam quod deserta sunt : siquidem Galli, ut omnia vacantia, nec sine defensoribus modo, verum etiam sine custodibus vident, non fugam hostium, sed dolum arbitantes, diu intrare portas timuerunt. Ad postremum integris et intactis munimentis, scrutantes potius, quam diripientes, castra occupaverunt. Tunc ablatis, quæ invenerant, ad littus convertuntur. Ibi dum naves incautius diripiunt, a remigibus et ab exercitus parte, quæ eo cum conjugibus et liberis confugerant, nihil tale metuentes trucidantur : **tantaque cædes Gallorum fuit, ut Antigono pacem opinio hujus victoriæ, non a Gallis tantum, verum etiam a finitimorum feritate, præstiterit.** » (JUSTIN, *Abrégé ...*, op. cit., XXV 2. C'est nous qui soulignons).

9. L'exemple d'Agis III est invoqué à nouveau, mais cette fois-ce pour démontrer la spéciosité du raisonnement de Quinte-Curce. L'historien latin se fondait en effet sur la déroute du roi de Sparte pour en déduire qu'elle était due à sa relative pauvreté. Machiavel, reprenant l'énoncé de cette thèse qu'il avait déjà exposée plus haut en y décelant l'origine du fameux proverbe, dont il s'est dans un premier temps contenté de nier la pertinence en énumérant six contre-exemples successifs (à savoir les n°2,3,7,4,6,8⁹), montre que la défaite subie par le monarque spartiate n'était liée que de façon circonstancielle à la relative pénurie financière dont souffrait son royaume. En effet, poursuit-il, l'histoire abonde d'exemples de batailles engagées sous l'aiguillon d'une quelconque nécessité (manque de victuailles, constat que l'ennemi est en train de recevoir des renforts et qu'il faut donc l'attaquer avant qu'il ne soit devenu trop puissant, situation d'acculement ou seule l'attaque ou la fuite est possible et dont le cas d'Hasdrubal (n° 10) fourni par Tite-Live et évoqué tout de suite après, constitue l'exemple typique.
10. L'exemple de la bataille du fleuve Métaure qui se déroula aux environs de Fanum Fortunae (l'actuelle Fano dans ce qui est aujourd'hui la région des Marches) en 207 av. J.-C., où le frère d'Hannibal, Hasdrubal fut défait par les deux consuls romains Caius Claudius Néron et Marcus Livius Salinator¹⁰, après avoir été contraint dit Machiavel en simplifiant singulièrement le récit de Tite-Live de livrer bataille malgré la supériorité numérique de ses adversaires.¹¹

⁹ Les raisons de l'ordre curieux que nous adoptons ici ainsi que de l'omission du contre-exemple n°5 apparaîtront dans la suite de notre développement (cf. p. 7 ci-dessous) au cours duquel nous établirons en outre des distinctions entre les six cas évoqués ici.

¹⁰ Le second de ces personnages Marcus Livius avait été élu à son corps défendant, mais sur le conseil des Sénateurs, afin de faire contrepoids au caractère jugé trop impétueux de Caius Claudius (cf. TITE-LIVE, *Histoire romaine*, XVII 34, 1-14).

¹¹ TITE-LIVE, *Ibidem*, XXVII 47. Il faut en effet remarquer que les faits rapportés ici ne peuvent être compris que si l'on reconstitue le fil complexe de la narration livienne. Tout découle en fait de l'interception d'une lettre d'Hasdrubal qui venait de quitter le siège de Plaisance (« postquam a Placentiae obsidione abscessit », *Ibid.* XXVII 43,1) à son frère Hannibal qui se trouve alors en Apulie dans laquelle il lui fait part de son intention de le rejoindre en Ombrie (il faut remarquer qu'à l'époque de Tite-Live cette province était plus

11. L'exemple de Périclès qui incita les Athéniens à la guerre contre Sparte en arguant du fait qu'ils étaient supérieurs du point de vue des richesses à leurs adversaires, qui n'étaient que des paysans et qui les induisit en erreur puisque Athènes, après avoir connu quelques victoires, fut finalement battue par sa rivale.¹²

étendue que celle qu'on désigne aujourd'hui du même nom et comprenait les Marches actuelles). C'est alors que Caius Claudius, qui campait à proximité des troupes carthagoises en Lucanie, imagine une ruse qui n'est pas sans risque : quitter secrètement son camp avec « ce qu'il y a de plus solides comme citoyens et comme alliés » (« Ipse de toto exercitu civium sociorumque quod roboris erat delegit » (*Ibid.*, 43, 11 ; traduction d'Eugène Lasserre, in TITE-LIVE, *Histoire romaine*, Traduction avec une introduction et des notes par E. Lasserre, Paris, Classiques Garnier, tome VI, 1961, p. 139), ce qui représentait six mille fantassins et mille cavaliers (« sex milia peditum, mille equites », *Ibid.*), en espérant qu'Hannibal ne remarquera pas ce départ et n'en tirera pas avantage, et rejoindre l'autre consul Marcus Livius près de Sena gallica (l'actuelle Sinigaglia sur la côte sud du Métaure) pour attaquer et détruire l'armée d'Hasdrubal. Or, Machiavel omet significativement de rappeler que dans un premier temps, le général carthagois remarquant des anomalies dans l'aspect des soldats romains qui lui faisaient face (signe qu'ils s'agissaient de troupes nouvelles et ayant récemment effectué une longue marche) et se doutant, d'après les doubles sonneries qui retentissaient dans le camp du consul, que désormais le second consul avait rejoint son collègue, avait fort intelligemment levé son propre camp et s'appêtait donc à refuser la bataille (« His anxius curis, extinctis ignibus, vigilia prima, dato signo ut taciti vasa colligerent, **signa ferri jussit**. In trepidatione et nocturno tumultu, duces, parum intente adservati, alter in destinatis jam ante animo latebris subsedit, alter per vada nota Metaurum flumen tranavit. », *ibid.*, 47, 8-9. C'est nous qui soulignons).

¹² THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, CXLII 3-5 « Α τουρογο τε γ ρ ε σι Πελοπονν σοι κα ο τε δ ο τ' ν κοιν χρ ματα σιν α το ς, πειτα χρον ων πολ μων κα διαποντ ων πειροι δι τ βραχ ως α το π' λλ λους πο πεν ασ πιφ ρειν. Κα ο τοιο τοι ο τε να ς πληρο ν ο τε πεξ ς στρατι ς πολλ κς κπ μπειν δ νανται, πο τ ν δ ων τε μα π ντες κα π τ ν α τ ν δαπαν ντες κα θαλ σσης ε ργ μενοι· α δ περιουσ αι το ς πολ μους μ λλον α β αιου σφορα ν χουσιν » - « Les Péloponnésiens cultivent eux-mêmes leurs terres et, **chez eux, ni l'État, ni les particuliers ne possèdent de réserves financières**. Ils n'ont pas non plus l'expérience des guerres longues, ni celle des campagnes outre-mer, car la pénurie qui règne chez eux ne leur permet de faire que de courtes expéditions les uns contre les autres. Des gens comme ceux-là ne peuvent fournir les équipages d'une flotte, ni multiplier les actions offensives de leurs forces terrestres, car ils seraient alors retenus loin de leurs propriétés et contraints de faire des prélèvements sur leurs ressources personnelles. **Or ce**

12. Ici prend place ce qu'on pourrait appeler « la conjecture de Tite-Live ». Machiavel en effet n'invoque plus un fait, mais une interrogation à laquelle se livre l'historien latin qui, après avoir évoqué la figure héroïque du vainqueur des Samnites, le consul et maître de la cavalerie Lucius Papirius Cursor par la prise de la cité de Satricum (319 av. J.-C.) et l'avoir avantageusement comparé à Alexandre le Grand (« Quin eum parem destinant animis magno Alexandro ducem, si arma Asia perdomita in Europam uertisset . » *Histoire romaine*, IX 16), se demande quelle aurait été l'issue d'une éventuelle bataille entre Rome et l'Empereur macédonien et énonce un pronostic favorable aux Romains qu'il va ensuite s'efforcer de justifier par une longue énumération d'exemples comparatifs, mais sans jamais évoquer à aucun moment la question financière.¹³
13. La mésaventure survenue aux Capouans qui mesurèrent la puissance des Sidicins en se fondant davantage sur leurs richesses que sur leurs capacités militaires et qui, s'étant alliés à eux contre les Samnites, furent vaincus à deux reprises et durent par la suite quémander l'aide du Sénat (« [...] Campani [...] cum robore iuventutis suae acciso nulla propinqua spes esset, coacti sunt ab Romanis petere auxilium » *Histoire romaine*, VII 29) et se soumettre à la puissance romain en 343 av. J.-C.¹⁴

sont les réserves d'argent qui nourrissent les guerres, plutôt que les contributions arrachées de force. (Traduction de D. Roussel, in HÉRODOTE-THUCYDIDE, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 782-783. C'est nous qui soulignons).

¹³ Le chapitre 17 de ce neuvième livre de l'*Histoire romaine* s'ouvre ainsi sur une *excusatio* toute rhétorique dans laquelle Tite-live prend à témoin son lecteur du fait qu'il n'a pas jusqu'ici cédé à la tentation de la digression. Il ajoute que, s'il s'apprête à le faire à présent, c'est que l'exemple qu'il vient d'évoquer d'un roi (Alexandre) et d'un général (Lucius Papirius) aussi singuliers l'y incite : « Nihil minus quaesitum a principio huius operis uideri potest quam ut plus iusto ab rerum ordine declinarem uarietatibusque distinguendo opere et legentibus uelut deuerticula amoena et requiem animo meo quaererem ; **tamen tanti regis ac ducis mentio, quibus saepe tacitus cogitationibus uolutauit animum, eas euocat in medium, ut quaerere libeat quinam euentus Romanis rebus, si cum Alexandro foret bellatum, futurus fuerit.** » (IX 17).

Par la suite la conjecture sera amplement illustrée et tranchée en faveur de Rome dans trois longs chapitres (IX 17-19).

¹⁴ Machiavel interprète ici de façon assez arbitraire un passage où Tite-Live reproduit le discours que les envoyés de Capoue firent au Sénat romain pour implorer la protection de

De ce très riche appareil d'exemples, le moins qu'on puisse dire c'est qu'il constitue une architecture complexe et dont les fondements (comme il apparaît dans le long commentaire que nous en avons fait dans les notes) n'apparaissent pas toujours aussi sûrs que pourrait le faire penser à une première lecture l'ampleur de l'érudition historique mise en oeuvre.

En effet les treize cas évoqués ici ont des statuts fort différents qui sont en quelque sorte occultés par leur alignement sur les passages assertoriques, beaucoup plus brefs et qui disparaissent presque sous le flot des références et dans le ballet des époques, des peuples et des situations concernés.

Tentons donc d'y voir plus clair et esquissons un plan aussi formalisé que possible de ce chapitre.

L'exorde est constituée par une affirmation qui est l'un des points centraux de la réflexion politique de Machiavel, le caractère déterminant des « armées propres » qui est affirmé dans les écrits à caractère administratif comme *La cagione dell'ordinanza, dove la si truovi et quel che bisogna fare* (1506), la *Cagione dell'ordinanza* (décembre de la même année), le *Frammento di discorso sulla milizia al cavallo* (1510), *L'ordinanza de' cavalli* (1512), et bien entendu dans plusieurs passages bien connus du *Prince*.¹⁵

Devant cette exigence d'autonomie militaire, toutes les autres considérations constitutives de l'opération préalable consistant pour tout pouvoir, avant de s'engager dans une entreprise guerrière, à évaluer de la façon la plus réaliste possible les forces et avantages dont il peut disposer (ressources financières, configuration géographique de son état, dispositions particulières de son peuple) doivent céder le pas.

Ce ne sont là, nous dit en effet Machiavel, que facteurs tout à faits subalternes et adventices dont le poids est insignifiant par rapport à cet élément essentiel que sont en revanche des « troupes fidèles » (« *armi fedeli* »).

Rome contre les Samnites (TITE-LIVE, *Histoire romaine*, VII 30) en postulant, sans que rien de tel ne soit suggéré dans le texte latin, que c'est sûrement leur trop grande estimation de la richesse des Sidicins qui entraîna les Capouans à leur prêter main forte et à en être réduits à se faire les tributaires de Rome.

¹⁵ N. MACHIAVELLI, *Il Principe*, X-XIII.

Remarquons au passage cette légère oscillation terminologique « *armi proprie* »/ « *armi fedeli* » qui introduit un premier glissement de la sphère de l'objectif à celle du subjectif et présuppose un raccourci logique n'allant pas de soi : pourquoi une armée autochtone serait-elle nécessairement « fidèle » ?

Une réponse est fournie tout de suite après à cette interrogation, mais de manière tout à fait incidente et en enfonçant le clou de la polémique contre les pouvoirs qui manifestent une confiance excessive dans la bonne disposition de leur peuple : celle-ci ne peut se maintenir, affirme Machiavel en écho à la fameuse formule sur la versatilité de la masse du chapitre VIII du *Prince* (« perché il mondo non è se non volgo »), s'il ne se sent pas défendu.

Autrement dit : aucun prince avisé ne peut fonder sur la fidélité de son peuple l'espoir d'une issue favorable à une éventuelle entreprise militaire s'il ne s'appuie pas sur un peuple en armes en qui il puisse se fier.

Voilà qui ressemble fort à un syllogisme vicié ou pour le moins à une lapalissade.

Mais il y a davantage : dans le passage qui suit immédiatement Machiavel produit en effet une affirmation proprement extraordinaire et qui, curieusement, ne semble pas avoir attiré l'attention des principaux commentateurs :

Ogni monte, ogni lago, ogni luogo inaccessibile diventa piano, dove i forti difensori mancano.

On savait par le titre d'un ouvrage déjà ancien d'un célèbre géographe que « la géographie cela sert surtout à faire la guerre »,¹⁶ mais on ignorait que les paysages servant de cadres aux batailles et aux sièges guerriers se modelaient selon la plus ou moins grande détermination des hommes chargés de leur défense dont la mollesse de l'engagement, la lassitude ou la lâcheté suffiraient non pas en l'occurrence à déplacer mais à aplanir les montagnes les plus escarpées et inaccessibles.

¹⁶ C'est le titre de l'ouvrage du célèbre géographe et géopoliticien Yves Lacoste, fondateur de la revue « Hérodote » (Y. LACOSTE, *La géographie ça sert surtout à faire la guerre*, Paris, Maspéro [Petite Collection Maspéro : 165], 1976).

Ici encore par un paradoxe saisissant, celui qu'une certaine tradition a érigé en penseur par antonomase de la « vérité effective des choses » semble soudainement en proie à un vertige subjectiviste quasiment pré-berkeleyen.

Il est évident qu'une telle outrance dans le contre-pied intellectuel ne peut trouver de justification que dans l'importance et le caractère dramatique que revêt au yeux de l'auteur l'enjeu dont il est question ici et qui se traduit par une critique résolue et sans concession d'une constatation qui semble par ailleurs relever du bon sens le plus immédiat et, à ce titre, ne mériter nullement l'excès d'honneur ou l'indignité d'une aussi radicale dénégation: l'argent est le nerf des affaires et partant de la guerre.

C'est d'ailleurs significativement l'un des reproches essentiels que lui adresse le pragmatique Guichardin dans ses *Considerazioni* critiques de 1530 :

Chi adunque interpreterà quella sentenza secondo el senso di chi la disse e secondo che **comunemente** è intesa, non se ne meraviglierà, né la dannerà in modo alcuno.¹⁷

Dès lors on peut représenter le corps de ce texte selon le premier schéma suivant :

THESE A COMBATTRE (⊖ 1)

Exemple-exposition n°1 (E-E 1)

ANTI-THÈSE A ETABLIR (⊕ 2)

A : Contre-exemples de princes « riches » défaits n°s 2,3,7 (C-E 2, 3, 7)

B : Contre-exemples de princes/peuples démunis résistants ou vainqueurs n°s 4,[6]¹⁸,8 (C-E 4,[6],8)

C : Déplacement discursif : argument littéraire à connotations philosophico-divinatoires, tiré d'une source littéraire et satirique et non plus historique (Lucien *versus* Thucydide, en quelque sorte). *Contre-exemple discursif n°5 (C-E^d 5)*

¹⁷ F. GUICCIARDINI, *Considerazioni intorno ai Discorsi del Machiavelli*, II 10 in N. MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, a cura di C. Vivanti, op. cit., 380.

¹⁸ Par ces crochets nous voulons indiquer que ce contre-exemple est en fait fallacieux si l'on se fonde sur les faits historiques rapportés par l'auteur de référence (Justin. Cf. note 7 ci-dessus).

D : Nouveau déplacement de la problématique : cette fois d'ordre logico-conceptuel. Il n'est plus question (contre Quinte-Curce, implicitement taxé de falsification en tant qu'auteur présumé de la fameuse maxime incriminée et objet de tant d'acharnement) du rapport antinomique entre la richesse et le succès militaire, mais de l'inéluctabilité d'engager le combat dans certaines conjonctures *Contre-exemples logico-conceptuels n°9,10, (C-E^{lc}9,10*¹⁹)*

E : Troisième déplacement de la problématique, cette fois dans un sens sociologique, puisque le discours de Périclès aux Athéniens fonde sa sous-estimation des capacités guerrières des Spartiates sur leur condition de cultivateurs directs en quelque sorte (Α τουργο ε σι disait, on s'en souvient le texte grec, cf. note 12 ci-dessus), un argument évidemment particulièrement précieux pour le Machiavel partisan constant et principal maître d'œuvre de l'*Ordinanza. Contre-exemple sociologique n° 11 (C-E^{soc}11)*

F : Conjecture de Tite-Live. Dans le futurible qu'il imagine d'un affrontement entre Alexandre et Rome, Tite-Live opte bien sûr pour une supériorité des Romains sur tous les plans, sans jamais évoquer pourtant l'argument de la richesse. Machiavel tire donc ici argument non pas d'un fait, mais de l'absence d'une quelconque mention de ce fait chez son auteur de référence. *Contre-exemple virtuel n°12 (C-E^v12)*

G=B' : Contre-exemple de la soumission des Capouans à Rome. On revient à un cas plus classique qui n'est en fait qu'une variante de **B**. C'est en se fondant sur une appréciation de leurs richesses que les Capouans acceptèrent cette alliance avec les Sidicins qui les amena à ne trouver leur salut que dans une humiliant assujettissement. Contre-exemple n° 13 (C-E 13).

Si l'on voulait pousser encore plus loin la formalisation du raisonnement suivi ici par Machiavel, on pourrait aboutir à un schéma de ce type où les caractères italiques traduisent les diverses diffractions de la pensée et de son énonciation :

Affirmation de la supériorité des « armi proprie/armi fedeli » (=AP/AF) implique que :

Θ1 (E-E 1)=∅ qui implique à son tour

¹⁹ Nous indiquons par l'astérisque que le comportement d'Hasdrubal a été quelque peu simplifié par Machiavel pour les besoins de sa démonstration (cf. note 11 ci-dessus)

$$\Theta 2 = \mathbf{A} (C-E2+C-E3+C-E7) + \mathbf{B} (C-E4+C-E[6]+C-E8) + \mathbf{C} (C-E^d5) + \mathbf{D} (C-E^{lc}9+C-E^{lc}10^*) + \mathbf{E} (C-E^{soc}11) + \mathbf{F} (C-E^v12) + \mathbf{G} \sim \mathbf{B}' (C-E13)$$

Un tel schéma n'a d'autre mérite que de rendre tangible l'extrême complexité de l'argumentation, son absence d'homogénéité, bref sa tension interne qui est encore confirmée par deux faits aussi patents que surprenants : d'abord l'extrême disproportion existant entre les *partes construens* et *destruens* (la seconde surclassant l'autre jusqu'à l'invraisemblable) et enfin le fait que la conclusion du chapitre ne reprenne ni l'affirmation initiale (AP/AF) ni $\Theta 1$ ni même $\Theta 2$ dans son intégrité, mais s'identifie avec l'épisode rapporté par Tite-Live sans autre forme de procès, créant ainsi un très fort et abrupt anti-climax avec la puissance assertorique et péremptoire de l'exorde encore renforcée par le style délibérément parataxique et presque parénétiq ue : (« ... debbe uno principe ... » ; « Ma debbe avere « ; « ed ogni volta s'ingannerà ... » ; « perché le cose predette ti accrescono bene le forze, ma ben non te le danno » ; « e per se medesime sono nulla » ; « e non giovono ... » ; « Perché i danari .. ; non ti bastano ... » ; « non ti giova la fortezza del paese » ; « la forze e la benivolenza degli uomini non dure ... » ; « Ogni monte ... diventa piano ... » ; « I danari ancora, non solo non ti difendono, ma ti fanno predare più presto » ; « né può essere più falsa quella comune opinione ... »).

Nous avons en outre montré quelles libertés Machiavel prend parfois avec ses propres sources et, même s'il est difficile de démontrer de manière absolue que ses écarts sont toujours volontaires, il n'en reste pas moins qu'ils dénotent une sorte de passion, on serait presque tenté de parler d'urgence persuasive qui ne laisse pas d'être l'indice d'une réelle préoccupation dépassant de bien loin la simple exigence de battre en brèche un lieu commun, lequel en l'occurrence est loin d'être sans aucun fondement.

Il n'est pas jusqu'à la façon même dont Machiavel expose la thèse qu'il combat qui ne soit entachée de quelque distorsion logique qu'on pourrait aisément prendre aussi pour de la mauvaise foi ou de la caricature délibérée, comme ne manque pas de le relever

encore une fois Guichardin dans le début de ses considérations sur ce chapitre 10 du second livre :

Chi fu autore di quella sentenza che e' danari siano el nervo della guerra, e chi l'ha poi seguitata, **non intese che e' danari soli bastassino a fare la guerra**, né che e' fussino più necessari che e' soldati, **perché sarebbe stata opinione non solo falsa, ma ancora molto ridicola** ; ma intese che chi faceva guerra aveva bisogno grandissimo di danari, e che senza quelli era impossible a sostenerla, perché non solo sono necessari per pagare e' soldati, ma per prevedere le arme, le vettovaglie, le spie, le munizioni e tanti strumenti che si adoperano nella guerra ; e' quali ne ricercano tanto profluvio, che a chi non l'ha provato è impossible a immaginarlo.²⁰

Il faudrait être d'une grande partialité pour ne pas reconnaître que sur le plan de la logique formelle et du sens commun, Guichardin marque ici indubitablement un point sur Machiavel dont l'offensive bille en tête contre une théorie qu'il pousse lui-même à l'absurde ressemble fort à l'assaut donquichottesque contre les moulins à vent.

Mais ce serait néanmoins tomber dans un aveuglement encore plus funeste que de ne pas percevoir que cet étrange amuisement des facultés logiques de l'auteur du *Prince* dont beaucoup vantent à l'envie au contraire la parfaite et presque implacable rigueur de raisonnement, révèle sans aucun doute la présence ici d'une nodosité conceptuelle d'importance dans la trame d'ensemble du discours théorique machiavélien sur le pouvoir.

La question économique dans laquelle on voit en général une des faiblesses de la théorie politique de Machiavel,²¹ est au contraire bien présente dans son oeuvre et ce chapitre 10 qui la pose de

²⁰ F. GUICCIARDINI, *Considerazioni ...*, op. cit. II 10, p. 380. C'est nous qui soulignons.

²¹ C'est notamment un des points de la conclusion du petit livre par ailleurs stimulant de Georges Mounin (G. MOUNIN, *Machiavel*, Paris, Seuil [Politique : 5], 1966 [1^{ère} édition Club français du livre, 1958], p. 220 : « Il ne s'agit pas de reprocher au Secrétaire florentin de n'avoir inventé ni l'économie politique classique, ni le marxisme, ni la sociologie ; il s'agit simplement de voir bien qu'un penseur, aussi original qu'il ait été, ne peut pas passer pour le fondateur de la science politique, s'il n'a pas aperçu les ressorts de l'histoire, et leur jeu dans la politique ; le jeu déterminant des structures économiques, des classes sociales, des luttes entre ces classes toutes choses qui, de l'aveu de tous aujourd'hui, conditionnent la stratégie de toute politique. **Or, sur ce point, le plaidoyer n'est absolument pas possible : Machiavel ignore et veut ignorer l'économie.** » C'est nous qui soulignons).

manière si paradoxale et insolite, est bien entendu à mettre en liaison avec un certain nombre d'autres textes en amont et en aval. C'est ainsi qu'on peut trouver une résonance frappante des idées martelées dans le texte des *Discours* dans un texte classé par les éditeurs (Sergio Bertelli²², Jean-Jacques Marchand²³, Corrado Vivanti²⁴) parmi les écrits politiques mineurs.

Il s'agit du fragment intitulé *Parole da dirle sopra la provisione del danaio, facto un poco di proemio et di scusa*, qui est l'ébauche d'un discours qui devait vraisemblablement être prononcé par Pier Soderini, tout récemment (septembre 1502, alors que le texte de Machiavel est daté de la fin mars 1503) élu gonfalonier à vie, devant un des conseils de la République (Conseil des 80 ou Grand Conseil) pour persuader les membres à adopter des mesures fiscales drastiques visant à palier une situation économique et financière désastreuse.

Alors qu'on s'attendrait bien entendu à un argumentaire relativement technique, l'exorde s'ouvre, de manière quelque peu surprenante sur une formule très générale qui semble préfigurer aussi bien le lapidaire premier chapitre du *Prince* avec sa célèbre taxinomie des différentes formes possibles d'état (républiques/ principats ; principats héréditaires/nouveaux ; états purement nouveaux/ états nouveaux acquis par un état héréditaire [exemple de l'annexion de Naples par le royaume d'Espagne] ; états acquis accoutumés à vivre sous un prince/ états acquis habitués à la liberté ; états acquis par les armes d'autrui/ états acquis par ses propres armes ; états acquis par fortune / états acquis par vertu) que le début déjà évoqué du chapitre 10 du second livre des *Discours* :

Tucte le città, le quali mai per alcun tempo si son governate per principe soluto, per optimati, o per populo, come si governa questa, hanno auto per defensione

²² N. MACHIAVELLI, *Arte della guerra e scritti politici minori*, a cura di S. Bertelli, Milano, Feltrinelli, 1961.

²³ J.-J. MARCHAND, *N.Machiavelli. I primi scritti politici (1499-1512)*, Padova, Antenore, 1975.

²⁴ N. MACHIAVELLI, *Opere*, Introduzione, Cronologia, Bibliografia essenziale di C. Vivanti, Torino, Einaudi-Gallimard, volume I, 1997.

loro le forze mescolate con la prudentia : perché questa non basta sola e quelle, o non conducono le cose, o conducte non le mantegano.²⁵

Mais la proximité des deux textes est encore soulignée par un lien lexical et conceptuel encore plus évident et qui ne laisse pas d'être troublant si l'on songe à l'éloignement chronologique entre eux.

On se souvient que dans les *Discorsi*, Machiavel s'en prenait à la formule gnomique qui faisait de l'argent le **nerf** de la guerre (« Né può essere più falsa quella comune opinione che dice, che i danari sono **il nervo** della guerra²⁶), or dans l'ébauche de discours *Parole da dirle* ... on retrouve exactement la même image du **nerf**, mais elle est cette fois appliquée aux deux facteurs indiqués comme essentiels dans l'exorde pour la préservation et le maintien de tout type d'état : les forces et la sagesse (« le forze mescolate alla prudenza ») :

Sono dunque queste due cose **el nervo** di tutte le signorie che furno o che saranno mai al mondo ; et chi ha osservato le mutationi de' regni, le ruine delle provincie e delle città, non le ha vedute causare da altro che dal mancamento delle armi o del senno.²⁷

On peut en outre remarquer combien l'observation avancée ici prend une valeur universelle puisqu'elle est censée s'appliquer à n'importe quelle forme d'état passé et futur.

On constate donc dans ce premier texte la même insistance déterminée et farouche à identifier le centre nerveux de la pratique politique avec des facteurs qui sont de l'ordre de la volonté politique et à dessaisir au contraire de ce rôle cardinal, au prix d'une dénégation presque rageuse des formules empiriques découlant du bon gros sens commun, tout ce qui ressortit au contraire à l'infrastructure économique.

Au point qu'on pourrait être tenté de voir dans cette constance théorique de Machiavel par delà les époques et les situations et qui n'est pas par ailleurs sans déterminer des distorsions et des

²⁵ N. MACHIAVELLI, *Parole da dirle sopra la provisione del danaio* ..., op. cit., in ID., *Opere*, vol. I, a cura di C. Vivanti, ed. cit., p. 12.

²⁶ N. MACHIAVELLI, *Discorsi* ..., II 10, 1 in ID., *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* ..., a cura di C. Vivanti, ed. cit., p. 159. C'est nous qui soulignons.

²⁷ N. MACHIAVELLI, *Parole da dirle* ..., op. cit., p. 12. C'est nous qui soulignons.

diffractions de raisonnement dont nous avons parlé, la lointaine préhistoire d'un débat qui a marqué de façon fondamentale l'histoire contemporaine des mouvements idéologiques et politiques se fixant pour but explicite la transformation sociale.

Dans les années 1960, pour ne prendre que cet exemple, la mouvance mondiale qui trouvait son inspiration révolutionnaire et son modèle dans la direction maoïste du Parti Communiste Chinois fondait sa critique du « révisionnisme » (ultra-gauche, trotskiste, soviétique, social-démocrate) sur la thèse de la prédominance de l'idéologique sur l'économique.

Mais, sans vouloir approfondir ici ce débat qui nous ferait quitter la sphère purement universitaire et académique à laquelle le présent article entend au contraire se cantonner pour répondre à ce qui veut être une fonction pédagogique, on pourra tout de même observer que cette posture de Machiavel qui l'oblige à effectuer sur son oeuvre le travail si singulier dont nous avons tenté de mettre en lumière quelques aspects, est intimement lié aux urgences dictées par la conjoncture florentine auxquelles il soumettait (et c'est sans doute là qu'il faut rechercher la caractéristique véritablement novateur et fondateur, voire « saisissant » pour reprendre l'heureuse expression de Louis Althusser²⁸) toutes ses analyses et ses propositions.

²⁸ « Je dirai que ce qui frappe tout lecteur des textes de Machiavel, c'est leur triple caractère : **saisissant, mais insaisissable, donc insolite** [...] A quoi attribuer ce **saisissement** ? Machiavel lui-même propose une réponse. En plusieurs endroits du *Prince* et des *Discours*, il écrit que ce qui surprend les hommes par excellence, c'est la nouveauté : le jamais vu [...] Appliquons Machiavel à Machiavel, et nous comprendrons que si Machiavel est saisissant, ce n'est pas simplement parce qu'il est nouveau ; mais parce qu'il est *commencement*. » L. ALTHUSSER, *Machiavel et nous*, in ID., *Ecrits philosophiques et politiques*, textes réunis et présentés par François Matheron, Paris, STOCK/IMEC, tome II, 1995, p. 42-168 : 45-46. C'est nous qui soulignons.

Comme l'explique le curateur dans sa présentation (p. 39-40), ce texte a été édité à partir de cours dispensés par le philosophe en 1962 et 1972 et en tenant compte de remaniements successifs qu'il a effectués de 1975 à 1986.

Sur les études machiavéliennes (cours de 1962 remanié en 1975, conférence intitulée « La solitude de Machiavel » et prononcée en 1978 à la Fondation Nationale des Sciences Politiques, nombreuses références à l'auteur florentin dans les autres oeuvres notamment celles qui sont rassemblées dans le volume *L'avenir dure longtemps* suivi de *Les faits*, textes réunis et présentés par F. Matheron, Paris, STOCK-IMEC, 1992) d'Althusser, on se reportera à l'article d'Antonio Negri (A. NEGRI, « Machiavel selon Althusser », in *Lire*

C'est ce que le philosophe français appelle aussi dans le même essai consacré à Machiavel « penser **sous** la catégorie de la conjoncture » par opposition à penser simplement « **sur** la conjoncture », c'est-à-dire penser par exemple le problème de l'unité italienne ou encore celui de la préservation de l'état italien non pas en termes de conjoncture, mais au contraire tels que la conjoncture elle-même les pose « négativement, mais objectivement ».²⁹

Or c'est précisément une posture intellectuelle de ce type que semble postuler la surprenante (saisissante) proximité des deux textes pris en considération ici et que l'on pourrait encore illustrer par bien d'autres exemples.

Nous nous limiterons pour des raisons de place, à n'examiner que celui qui concerne le troisième des termes sur lesquels les gouvernants peu avisés fondent leurs vains espoirs de salut : « la fede e la benivolenza degli uomini » selon la formule utilisée par Machiavel dans *Discorsi* II 10, 1.

On se souvient que dans ce dernier texte l'argumentation consistait à affirmer que, pas plus, que la richesse ou la situation particulière du territoire, la fidélité et la bonne disposition des sujets n'est chose durable et à laquelle on puisse se fier, dès lors que le pouvoir se montre incapable d'assurer leur défense :

[...] debbe uno principe [...] misurare le forze sue e secondo quelle governarsi [...] ed **ogni volta s'ingannerà, quando le misuri o dai danari o dal sito e**

Althusser aujourd'hui, n° de la revue « Futur antérieur », Paris, L'Harmattan 1997, p. 139-158).

²⁹ « Penser **sous** la catégorie de la conjoncture, ce n'est pas penser **sur** la conjoncture, comme on réfléchirait sur un ensemble de données concrètes. **Penser sous la conjoncture**, c'est littéralement **se soumettre** au problème que produit et impose son cas : le problème politique de l'unité nationale, la constitution de l'Italie en État national. Il faut ici renverser les termes : Machiavel ne pense pas le problème de l'unité nationale en termes de conjoncture ; c'est la conjoncture elle-même qui pose **négativement**, mais **objectivement** le problème de l'unité nationale italienne. » (L. ALTHUSSER, *Machiavel et nous*, op. cit., p. 60 ; C'est nous qui soulignons).

Sur les pistes ouvertes par cette féconde intuition d'Althusser, nous renvoyons à notre présentation de la toute récente traduction du beau livre d'Ugo Dotti (U. DOTTI, *Machiavelli rivoluzionario*, Roma, Carocci, 2003) par Rebecca Lenoir (U. DOTTI, *La révolution Machiavel*, Traduit de l'italien par R. Lenoir et présenté par F. la Brasca, Grenoble, Jérôme Millon, 2006, p. 7-12).

dalla benivolenza degli uomini, mancando d'altra parte d'armi proprie [...] Perché i danai assai non bastano senza quelle, non ti giova la fortezza del paese, e la fede e benivolenza degli uomini non dura, **perché questi non ti possono essere fedeli, non gli potendo difendere.**³⁰

Or c'est exactement la même formulation qui était déjà utilisée dans l'ébauche de discours de 1503, qui est en outre ici enrichie et nourrie par le rappel des graves dangers que venaient de courir la fragile république florentine à la suite de la révolte d'Arezzo et du Valdichiana ainsi que des menées de César Borgia en Romagne :

Non ci inganniamo a partito ; examiniamo un poco, bene, e' casi nostri, et cominciamo ad guardarci in seno : voi vi troverrete disarmati, vedrete e' subditi vostri senza fede, et ne avete, pochi mesi sono, facto la experienza ; et è ragiovenole che sia così, **perché gli uomini non possono e non debbono essere fedeli servi di quello signore, da el quale e' non possono essere né difesi né corretti.**³¹

Force est donc de constater comme ces deux textes témoignent d'une stupéfiante continuité de la pensée machiavélique qui semble dès cette date précoce de 1503 déjà tout armée et constituée autour de ce noyau central qu'est le rapport, non perceptible dans l'optique étroitement empirique du bon sens commun, de sur-détermination de la question économique par la question militaire, une « découverte » que, comme on le sait, Machiavel ne cessera ensuite de marteler dans ses traités théoriques les plus importants (*Prince, Discours, Art de la guerre*) et qui est effectuée, comme le montre aussi la passion politique vibrante et quelque peu antinomique avec la visée du bref extrait des *Parole* qui a en principe pour but de se concilier un auditoire de conseillers qui se sont au contraire ici houspillés et interpellés de façon comminatoire et qui n'est pas sans rappeler les techniques parénétiqes (notamment l'interpellation directe des interlocuteurs) de la prédication savonarolienne :

Et di nuovo **vi replico che**, senza forze, le città non si mantengono, ma vengono al fine loro. El fine è o per desolatione o per servitù : voi sete stati presso questo

³⁰ N. MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima deca ...*, a cura di C. Vivanti, op. cit., p. 158-159. C'est nous qui soulignons.

³¹ ID., *Parole da dirle...*, op. cit., §3, p. 13. C'est nous qui soulignons.

anno ad l'uno et l'altro, e **vi ritornerete se non mutate** sententia. **Io ve lo protexto ; non dite poi : « E' non mi fu detto ! » Et se voi rispondessi :** « Che ci bisognano forze ? noi siamo in protectione del re ! e' nimici nostri sono spenti ! el Valentino non ha cagione d'offenderci ! », vi si risponde tale opinione non potere essere più temeraria [...]³²

On voit également réapparaître, sous une forme légèrement différente toutefois et qui semble faire une place plus grande à la part de vérité contenue dans l'axiome populaire, cette métaphore du **nerf**, dans la longue liste des règles générales que Machiavel fait prononcer au condottiere Fabrizio Colonna à l'intention de ses quatre interlocuteurs dans le septième livre de l'*Art de la guerre* composé entre 1519 et 1520 :

³² *Ibid.*, §2, p. 13. C'est nous qui soulignons. On comprend que ce discours n'ait jamais été prononcé car, étant donné les injonctions cinglantes qu'il adresse conseillers auquel il est en principe destiné (et qui sont traités ici comme le serait un vain peuple stupide, aveugle et inconséquent), il avait assez peu de chances d'être entendu. Cela peut inviter à réfléchir sur ce qu'on appelle le « réalisme » de Machiavel qui, en l'occurrence, ne tient aucun compte de la situation concrète dans laquelle se discours doit intervenir (celle d'une urgence financière qui exige de gagner à tout prix la bienveillance et l'assentiment des membres du conseil) et qui adopte donc très clairement une posture d'échec et manque absolument à son devoir, en ne remplissant pas la fonction qui lui est assignée par ses supérieurs.

L'évidente proximité (consciente ou non) avec les stylèmes de la prédication savonarolienne et ses formulations pragmatiques (« non dite poi : 'e' non mi fu detto' » Mach./ « acciò che [tu] non possa dire : -io non lo sapevo » Sav.) constitue elle aussi un sujet de réflexion et peut être illustrée par un très grand nombre d'exemples.

Nous ne retiendrons que celui-ci extrait du célèbre sermon sur la prophétie *Gladius Domini super terram cito et velociter* du 13 janvier 1495 : « E però, Firenze, questa mattina io t'ho detto queste cose, così apertamente, spirato da Dio, che io te le dica così, acciò che tu sappi el tutto, **acciò che tu non abbi poi escusazione alcuna quando verrà il fragello, e non possa dire : -io non lo sapevo-. [...]** Io ti ho detto : *Gladius Domini super terram cito et velociter*. **Credimi** che il coltello di Dio verrà e presto. Et non ti fare beffe di questo *cito*, e non dire che e' sia uno *cito* dello Apocalisse, che sta centinara d'anni a venire. Credimi che sia presto : il credere non ti nuoce niente, anzi ti giova, che ti fa tornare a penitenzia e fatti camminare per la via di Dio ; a non credere ti può nuocere e non ti giova [...] Ma bene **ti dico** questo, che ora è il tempo della penitenzia ; non vi fate beffe di questo *cito*, ché io **vi dico** : se non farete quello che io ho detto, guai a Firenze, guai al popolo, guai al piccolo, guai al grande ! » (GIROLAMO SAVONAROLA, *Prediche sopra i Salmi*, a cura di Vincenzo Romano, Roma, A. Belardetti [Edizione Nazionale delle Opere di Girolamo Savonarola], vol. I, 1969, p. 60 et 61. C'est nous qui soulignons).

Gli uomini, il ferro, i danari e il pane **sono il nervo** della guerra ; ma di questi quattro sono più necessari i primi due, perché gli uomini e il ferro trovano i danari e il pane, ma il pane e i danari non trovano gli uomini e il ferro.³³

Comme on peut le constater, ce qui ressort des trois textes ici évoqués et qui ont un statut aussi différent, c'est l'insistance sur une liaison toujours /déjà là mais pourtant non perçue car non perceptible, que l'on se situe dans l'optique métaphysico-spiritualiste d'un Savonarole, dans celle platonico-spéculative d'un Ficin³⁴, ou encore dans celle empirico-historiciste de Guichardin, critique acerbe (et parfois clairvoyant) du théoricisme idéologisant de Machiavel : celle qui subordonne inévitablement la question économique et financière (véritable pivot de la puissance passée de la commune marchande florentine) à une clef de résolution qui ne peut être que politico-militaire, et ce, non pas en tant que principe abstrait et purement spéculatif, mais comme constatation objective soumise à la conjoncture précise de Florence en ce début du XVI^e siècle qui pose comme horizon indépassable l'évolution vers la forme absolutiste de gouvernement rendue nécessaire par le stade de développement atteint par les forces productives au terme de la longue phase de gestation du pré-capitalisme marchand et financier au sein de la civilisation communale italienne, dont la cité du lys est bien sûr l'un des exemples les plus représentatifs.

Mais en raison d'un de ces multiples effets qu'on peut attribuer à cette « discordance des temps » dont parle encore D. Bensaïd que

³³ N. MACHIAVELLI, *Dell'arte della guerra*, VII 6, in ID., *Opere*, tome I, a cura di C. Vivanti, op. cit., p. 683. C'est nous qui soulignons.

³⁴ Sur la « politique » de Ficin et du néo-platonisme florentin, nous nous permettons de renvoyer à notre précédent article paru dans les colonnes de cette même revue (F. LA BRASCA, *Regiæ philosophiæ potestas : du néoplatonisme florentin comme Appareil Idéologique d'Etat*, « Chroniques Italiennes » n°49 [1997], p. 35-67) où, tout en relevant les différences fondamentales entre l'idéalisme ficinien et le matérialisme de Machiavel, nous relevions néanmoins : « Le philosophe de Careggi qu'on en peut certes pas qualifier de précurseur même lointain du matérialisme historique, était pourtant conscient lui aussi **d'une spécificité du politique comme science d'un homme 'total' fait d' affectus et d'intellect** et c'est dans les stratifications néo-platoniciennes qu'il croyait trouver une formule propre à représenter cet idéal d'équilibre et d'harmonie en l'homme et entre les hommes sous l'égide d'un prince-philosophe, sorte de grand pontife de cette *regia philosophia*, de cette 'philosophie royale' dont le pouvoir d'attraction est évoquée dès 1457 dans la lettre à Piero Pazzi. » (*Ibid.*, p. 66. C'est nous qui soulignons).

nous avons déjà évoqué au début de cet article,³⁵ la réalisation de cette virtualité historique pensée par Machiavel **sous** la conjoncture florentine non sans qu'affleure le sentiment rageur de sa propre impuissance, a été suspendue pour plusieurs siècles, du moins dans l'aire géographico-culturelle italienne, pour se réaliser au contraire sous des formes spécifiques dans l'aire germanique, atlantique (Angleterre, Pays-Bas), puis en France et Europe Centrale.

De ce processus séculaire, variée et qui s'est prolongé en fait jusqu'en ce « siècle court »³⁶ qu'a été le vingtième siècle, Machiavel, dans ses efforts répétés pratiques et théoriques pour tenter de « gouverner (à) Florence », aura été en quelque sorte l'imprécateur intempestif.

FRANK LA BRASCA

CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LA RENAISSANCE (CESR)
UNIVERSITÉ FRANÇOIS RABELAIS DE TOURS.

³⁵ Il s'agit du titre d'un autre ouvrage que le philosophe consacre à l'étude de la transition moderne entre capitalisme et socialisme et des convulsions inouïes qui l'ont accompagné dans les dernières décennies du siècle dernier et les premières années de celui-ci (D. BENSÂÏD, *La discordance des temps. Essais sur les crises, les classes, l'histoire*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1995).

³⁶ L'expression est de l'historien anglais Eric J. Hobsbawm (E.J. HOBBSAWM, *Age of Extremes : The Short Twentieth Century 1914-1991*, London, 1994, traduction française : *L'Âge des extrême :/ Le Court Vingtième Sicèle 1914-1991*, Paris, Éditions Complexe, 1999)